

J'ai une idée !

Expérience bien commune, impliquant souvent bonne humeur et enthousiasme, impression positive d'un esprit fécond, qui produit quelque chose lui appartenant en propre, vraisemblablement original. A ceci près que toutes nos idées ne sont pas nécessairement de bonnes idées...

Mais il y a tout de même quelque chose de curieux : « j'ai une idée », cela ne se commande pas, ne se décide pas. Chercher à forcer la venue de l'idée est un des meilleurs moyens de ne pas la faire arriver, elle qui peut surgir aux moments les plus surprenants. Martin Luther, selon une légende, aurait eu l'idée fondatrice de la Réforme *in latrina*. C'est à dire vraisemblablement en relâchant la concentration due à son travail intellectuel, en pensant moins.

« Une pensée vient quand « elle » veut, non quand « je » veux ». Si Nietzsche (*Par delà le bien et le mal*, § 17) examine les conséquences de cette évidence quand à l'existence même de ce fameux moi, il n'en reste pas moins que « j' » ai eu une idée, que cette idée est présente en une conscience pour laquelle elle fait sens par le langage dans lequel elle se formule. Cette pensée ou idée requiert même certainement clarification et approfondissement... L'idée *demande* développement, étendue, contenu, que je lui consacre temps et énergie pour lui donner corps et substance. Il peut aussi s'agir de l'idée fixe que je ne parviens pas à chasser, sur laquelle ma volonté semble ne pas avoir de prise. Ce qui montre bien la *réalité* de l'idée. Elle *est* quelque chose, est apparue en moi, mais il me revient de la sortir d'une simple évanescence pour qu'elle devienne : concrète, efficace, suivie d'effets, efficiente donc, ou encore véritablement *réelle*.

Il peut s'agir d'un projet très concret simple à mettre en œuvre, comme une recette de cuisine dont j'ai eu l'idée. Cela peut aussi être beaucoup plus complexe : un roman, une intrigue qui me vient à l'esprit, une peinture que je vois en mon imaginaire, une théorie mathématique, ou tellement de choses encore. Beaucoup de temps, de travail, d'énergie pour que l'idée... vienne à l'existence ? Au réel ? Mais l'idée n'est-elle pas déjà quelque chose au moment où elle vient à ma conscience ? Et d'où vient elle ?

Se pose aussi la question de savoir si je suis bien le seul à avoir cette idée bizarre, nouvelle. Curieusement, plusieurs personnes peuvent avoir en même temps la même idée. Les exemples sont nombreux, on retient souvent le calcul différentiel mis au point par Leibniz et Newton, la théorie de l'évolution (partagée par Charles Darwin et Alfred Russell Wallace) voire même l'invention de l'avion. Ces découvertes ou inventions peuvent s'enraciner dans la structure logique de découvertes ou concepts précédents, ce qui implique une autonomie de cette logique, la cohérence interne d'idées. Elles dépassent alors la liberté individuelle et la capacité créative totalement autonome de la volonté. Est-ce une réduction de la portée du génie humain ? Sans aucun doute, dans la perspective de sa liberté, même si Ada Lovelace ou Mendel, pour l'informatique et la génétique, nous montrent des esprits qui créent des idées ne s'inscrivant dans aucun contexte pertinent à un moment donné.

Qu'est-ce qu'une idée ?

I – Idée et imaginaire

A – Idée, concept, image

La question est à prendre dans un sens fort, ontologique : de quelle réalité est-il question en ce qui concerne ces « choses », représentations qui ne cessent de surgir dans mon esprit – ou dans mon cerveau ? Ce qui caractérise l'humanité, c'est justement cette faculté d'idéation associée à la conscience. Ce propre de l'espèce humaine a une signification organique claire – la masse cérébrale si importante qui définit l'humain comme espèce au sein du vivant. Nous en sommes si fiers. La faculté d'avoir des idées ne s'arrête même jamais vraiment dans le cours des représentations qui font nos périodes de veille. Même dans le sommeil ce cerveau encore demeure actif, produit toujours des idées, au sens large. Représentations, images, assorties de sensations et de charges émotionnelles... Nous sommes cela, et avons sur cette production d'idées une prise restreinte : comment s'arrêter de penser ?

« Je pense donc je suis – je suis une chose dont l'être est la pensée, et peut être que si je cesse de penser je cesse d'être » (Descartes, *Méditations métaphysiques*). La conséquence de ce constat est une division de l'être en deux régions, traditionnellement nommées âme et corps. Comment soutenir aujourd'hui une telle dualité, sinon en termes de croyances particulièrement douteuses ? L'idée, contenu premier de la conscience, est un contenu mental, neuronal, cérébralement mesurable et il semble particulièrement incertain que cela existe en dehors de la corporéité, de sa matérialité : comment fait-on pour penser sans cerveau ? A supposer que quelque chose subsiste au-delà de la mort, quelle pourront être représentations et conscience sans substrat organique, cérébral ?

Comment ignorer tous les progrès de la médecine dans sa dimension neurologique depuis les commencements de la pensée scientifique, dont Descartes est précisément un acteur majeur ? L'électro-encéphalogramme comme l'IRM, ce ne sont pas des dispositifs mis en place par de méchants matérialistes voulant tordre le coup à la religion. Il y a une objectivité indéniable de nos connaissances neurologiques, qui transforment la question de la connaissance de soi et que ni le philosophe ni le psychologue ne peuvent ignorer s'ils sont soucieux d'objectivité voire même simplement de propos un peu sérieux et cohérents.

Le psychisme (c'est à dire moi même) se caractérise ainsi d'abord par la continuité de cette activité mentale, cérébralement mesurable. Le flot d'idées... Mais par rapport à la question « que suis-je », toujours dans le sens fort du mot être, constatons que je suis cette continuité de productions mentales qui en même temps se caractérisent par leur irréalité. Une idée comme telle n'est pas réelle, on ne peut pas se taper dans une idée comme dans un mur ou une porte. Là est le réel, le tangible, mesurable et matériel. On peut mesurer un influx nerveux, mettre en évidence une activité cérébrale, mais ses contenus, en tant que représentations conscientes, sont marqués du sceau de l'irréalité, de l'immatérialité. C'est là une évidence. Une idée, comme un rêve, cela n'existe pas.

Entendue de manière un peu stricte et rigoureuse, une idée n'est pas un concept : celui-ci rend compte du réel dont il est inséparable, il le décrit de manière opératoire même si certains de ces concepts ont peut être toujours déjà été là, comme les catégories Kantiennes qui font l'entendement. Cependant, le concept empirique de phlogistique est bel et bien obsolète et a pour cette raison disparu en dehors de l'histoire des sciences. En va-t-il de même de contenus mentaux tels la justice, la liberté, l'au delà, Dieu, les entités mathématiques, l'utopie, la beauté... ? Ce sont des idées, et nous ne pouvons pas leur retirer une forte signification imaginaire qui contribue à leur sens, fait partie de la manière dont

nous concevons certaines d'entre elles (même si Kant distingue très clairement idée et imagination). Elles sont plus et autre que des concepts.

Pensons par exemple aux œuvres d'art, qui commencent par être conçues, par « être » des idées même si souvent elles se découvrent, se développent par le travail de l'artiste. L'imagination n'est pas ainsi pas nécessairement impliquée dans la production d'idée, mais elle demeure souvent centrale. Nombre d'êtres qui ont pu faire l'objet de croyances solides et persistantes peuvent être analysés comme imaginaires, ou relevant d'une production onirique qui se fait passer pour réelle : un centaure, une sirène, tous ces êtres composites qui s'étendent jusqu'à des formes de transcendance, ont commencé par être conçus, ou rêvés, comme le suggère Freud avec le concept de *condensation*. La question n'a jamais d'ailleurs été réellement, scientifiquement abordée de savoir quels ont pu être les rêves lucides à l'origine de ces êtres auxquels on a souvent rendu un culte et qui vivent dans la mémoire des hommes.

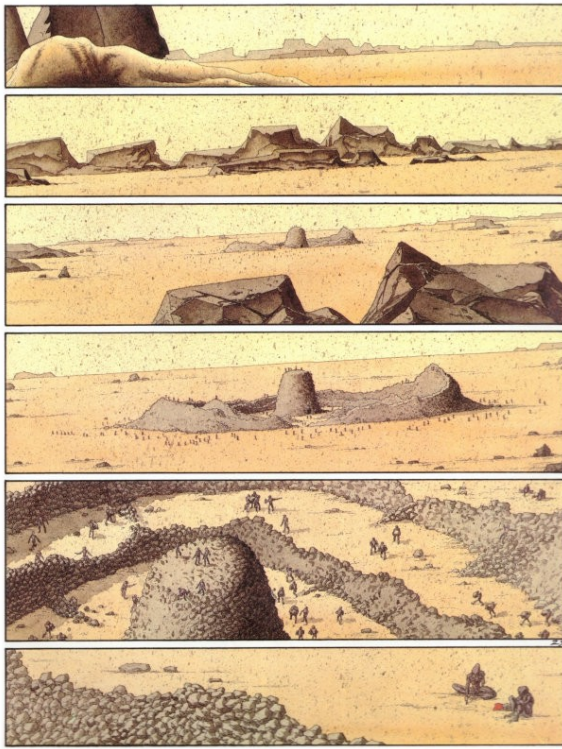
C'est l'exact contraire d'Évhémère. Les Dieux ne semblent pas être des héros humains divinisés avec le temps après leur mort, mais des productions oniriques et imaginaires qui en viennent à l'existence. Ils vont avoir ensuite une longue histoire qui va impliquer une croyance largement partagée, car souvent imposée. Contrainte.

B – Le pouvoir des croyances

Une nymphe, un génie, une goule, une licorne, cela n'existe pas. Pas plus qu'un gigantesque vieillard brandissant des éclairs, ou son jumeau armé d'un trident faisant se lever des tempêtes sur la mer. Et pourtant, on peut dire que de tels êtres *ont existé* dans l'esprit des hommes qui ont cru en eux, leur ont rendu un culte pendant très longtemps. Cela a-t-il cessé, d'ailleurs ? Une construction mentale ayant une forte signification imaginaire relève-t-elle donc du pur irréel ?

Une croyance peut-elle créer quelque chose ?

Le grand créateur de bandes dessinées Andréas consacre son diptyque Cyrus / Mil (1984-87) à ce thème. Construction très complexe, œuvre ouverte à de nombreuses interprétations, les albums nous emmènent très loin dans un passé imaginaire, auprès d'une peuplade étrange, comme portée par une idée. Ces êtres dénués de langage articulé, d'organe d'expression orale et sonore, construisent un temple en même temps qu'ils parviennent au *mot*. Le temple achevé, le mot sort du corps du « grand prêtre » qui prononce alors le premier mot qui lui déchire le visage alors que se déclenche un cataclysme. Toute la construction de ce temple nous montre un peuple porté par quelque chose qu'ils partagent, qui les anime, et n'a d'existence qu'au sein de ce peuple : Andreas ne nous suggère pas du tout l'incarnation d'une transcendance mais médite sur la puissance d'une croyance qui en vient à *faire être* quelque chose. Ces êtres découvrant ce qu'ils créent et qui les porte au fur et à mesure qu'ils édifient leur œuvre architecturale.



Notons que cette œuvre s’inscrit dans un mouvement de transformation radicale de la bande dessinée, à la racine de ce que l’on appelle aujourd’hui roman graphique. Cette époque voit apparaître bien d’autres grandes œuvres et auteurs qui nous font aujourd’hui voir que quelque chose s’est produit, un mode d’expression s’est radicalement transformé, sans aucun doute parce que quelque chose *était dans l’air du temps* et que de grands créateurs et artistes y ont mis tout leur talent. C’est ainsi que l’on peut retenir une époque comme particulièrement créatrice.

Dans *Le lac de la création* (2024), Rachel Kushner spéculé de manière fascinante sur des temps reculés, même antérieurs à notre espèce *homo sapiens*.

« Si l’on part du principe que le symbolisme est un moyen d’entreposer des informations hors de son propre esprit, le premier *Homo sapiens* avait choisi de stocker des images *déjà nombreuses*, et en représentant les animaux qu’il chassait, il avait exercé sa puissance et son pouvoir d’appropriation. Néandertal, en revanche, voulait consigner ce qu’il voyait en rêves, introduire dans le monde ce qui n’existait pas sinon. Les traces attribuées à Tal sur des parois de grottes, des rochers, des os d’animaux, étaient autant de codes abstraits, hautement mystérieux, et d’une beauté transcendante. (...) *Homo sapiens* était un *copieur*. Malgré sa virtuosité en matière de dessins de scènes de chasse et d’animaux, il représentait ce qui était *déjà là*. Néandertal était un *magicien*, et cette faculté à créer quelque chose de nouveau était le fondement de tout art véritable. Rendre l’invisible visible : voila ce que fait l’artiste » (*Le lac de la création*, pp. 100 – 101).



La continuité surprenantes de nos découvertes archéologiques et paléontologiques montre que nous ignorons tant de choses quand à un passé si lointain, en particulier en ce qui concerne les capacités cognitives des Néandertaliens... La généalogie Nietzschéenne jette une lumière sur des temps très obscurs, des contenus de conscience partagés dont la survie témoigne de la vie de l'idée, en nous, alors que nous continuons à les entretenir de nos pensées, de notre énergie.

D'où viennent nos dieux ? Comment en sont-ils venus à l'existence, par la force de nos croyances ? Ces êtres « imaginaires » sont-ils mortels, un Dieu peut-il mourir de ce qu'on l'oublie ? Si l'idée a une vie, elle a peut-être aussi une mort.

« Voici des Dieux oubliés, qui pourraient aussi bien être morts. On ne les trouve que dans des contes desséchés. Ils ont disparu, entièrement, mais leurs noms et leurs images demeurent. (...) Non loin de lui reposait un crane de mammouth brun verni, près d'une petite femme à la main gauche déformée, couverte d'un manteau de fourrure ocre. Près d'elle trois autres femmes, liées à la taille, avaient été sculptées dans le même bloc de granit : leurs visages paraissaient inachevés, bâclés, alors que seins et organes génitaux étaient ciselés avec soin ; il y avait là aussi un oiseau incapable de voler, avec un bec de vautour mais des bras humains.

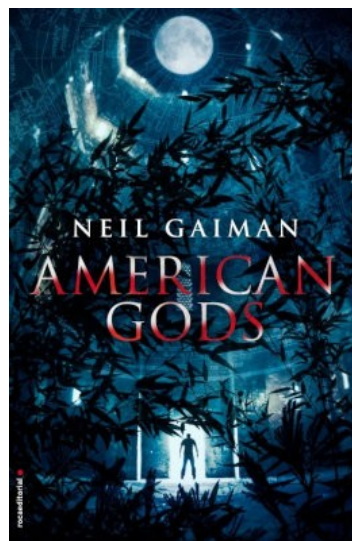
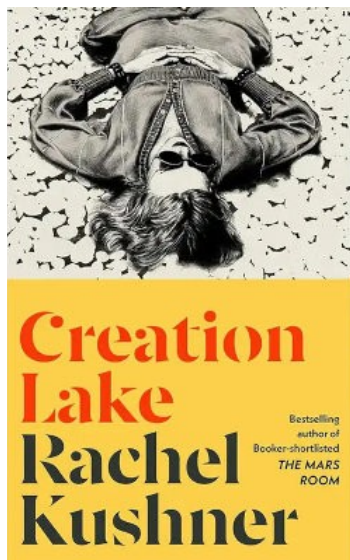
Voici les Dieux qui ont disparu du souvenir. Même leurs noms se sont perdus, et ceux qui les révéraient sont aussi oubliés qu'eux. Leurs totems ont été renversés, il y a bien longtemps. Leurs derniers prêtres sont morts sans avoir transmis leurs secrets. Les dieux meurent. Et lorsqu'ils meurent vraiment, nul ne les pleure ni ne se les rappelle. Il est plus difficile de tuer une idée qu'un être vivant ; mais on finit par y arriver » (Neil Gaiman, *American Gods*, p.76, 2001)



Ceux qui sont les premiers parvenus dans ce qui s'appellera un jour l'Amérique concevaient des divinités. La description que nous donne Neil Gaiman dans *American Gods* suscite très fortement l'imaginaire, nous renvoie à des origines qui sont bien les nôtres. Elles expliquent ce que nous sommes et comment nous avons pu en parvenir à des cultes particulièrement sanguinaires - peut être le sang et la souffrance sont-ils une forme de nourriture pour la réalité de l'idée ? Nietzsche insiste grandement sur le rôle de la violence dans la constitution d'une mémoire en l'homme, ce que nous retrouvons dans les châtiments corporels que nous infligeons aux enfants : « comme ça, tu t'en rappelleras ! ». Ainsi l'idée peut elle prendre corps, en venir à l'existence dans la conscience des peuples qui vont y mettre le meilleur d'eux mêmes. Il faudra un travail considérable d'acculturation pour en parvenir à la mort d'êtres qui ont pu être si longtemps adorés, auxquels on a donné tant de sacrifices, de vies humaines. Que subsiste-t-il aujourd'hui de Quetzalcoatl, de Tezcatlipoca et de tant d'autres qui se sont nourris si longtemps de la croyance des hommes et de leur sang, pour lesquels tant de temples ont été bâtis et tant de vies sacrifiées ?

La conclusion poignante et très triste de l'immense roman *Julien* de Gore Vidal, met en scène la mort des anciennes religions de l'antiquité, vaincues par le christianisme malgré la tentative d'un empereur qui a tenté de restaurer leur règne (Julien dit l'apostat, 361 - 363). Mais peut-on dire que les Dieux de l'Antiquité sont bien morts, alors qu'ils sont encore au fondement de notre culture même si nous ne leur rendons plus de culte ? D'une façon certaine, ils vivent encore en nous, aujourd'hui, dans notre imaginaire car ils ne sont pas oubliés, les exemples actuels sont légion. A côté de leur utilisation dans diverses formes artistiques, cinéma, roman, etc., mentionnons surtout la force de croyances qui subsistent, s'entretiennent en nous :

« Ancestraux Néandertaliens ou toute autre forme d'hominidés ayant d'une manière ou d'une autre survécu – existent bel et bien. Il vivent, oui. Et devinez où ? *Dans nos esprits*, et dans notre culture, à cause de ces éternelles histoires de Sasquatch ou d'hommes des neiges auxquels nous rêvons sans cesse, que nous espérons voir et que nous redoutons » (Rachel Kushner, *Le lac de la création*, p.48).



Nous pourrions ajouter à la fois les fantômes comme les extraterrestres, mythes modernes dans lesquels nous avons mis tant d'énergie. Phénomènes très étranges, les visions du surnaturel peuvent ainsi être interprétés en termes psychologiques, comme le fait C.G. Jung :

« Plus le champ de conscience d'un être est limité, plus ses contenus psychiques (ses images) lui apparaîtront avec un caractère d'externalité, c'est-à-dire quasiment extérieurs à lui-même, sous forme par exemple d'instances magiques ou d'esprits projetés sur des êtres vivants (ces derniers se trouvent dès lors investis de pouvoirs surnaturels à ses yeux) ; ainsi naissent magiciens et sorcières. » (Jung, dialectique du moi et de l'inconscient, ch. 5)

Jung n'a pas connu toutes les expérimentations intérieures à base de drogues psychédéliques qui produisent à des résultats comparables à ceux d'années de méditation, selon des techniques très anciennes. Souvenons nous de Spinoza : « nous ne savons pas ce que peut le corps ». L'inconscient collectif de C.G. Jung ne peut être séparé de cette si longue évolution culturelle, mentale, qui fait de nous ce que nous sommes par les sédimentations d'univers de sens qui subsistent en nous. Il en est le produit. Ce qui ne renvoie nullement à un univers immatériel qui existerait en dehors de ce psychisme humain si complexe et mystérieux dans lequel vivent toujours les idées : nous comprenons maintenant à quel point cette notion est riche et complexe dans la multitude de ses significations.

Nous partageons ces idées, que nous connaissons tous tellement elles sont au fondement d'une culture commune qui plonge dans un passé toujours là. Mais en tant que de tels êtres vivent de nous, dépassent notre individualité et se perpétuent au-delà des époques et de telle ou telle culture, nous pouvons les nommer *trans-subjectifs*. Il ne s'agit pas d'une simple intersubjectivité comme lieu d'échange ou de construction du moi découvrant l'autre et vivant avec lui, ce que la phénoménologie

connaît bien. Il faut bien plutôt voir dans l'idée un être qui vit de nous, qui survit à son créateur, qui trouve sa force voire sa puissance dans la continuité de son passage de conscience en conscience, de culture en culture, au travers du temps.

II – Idée, idéalisme et idéologie

Nous ne pouvons donc plus dire que l'idée est irréaliste, elle est trans-subjective. Mais il est possible d'approfondir différemment cette notion d'idée dans les modes par lesquels elle en vient à l'existence.

D'où nous vient cette notion même d'idée ?

Nous avons vu que ce n'est pas avec Platon que l'homme a commencé à avoir des idées. Nous lui devons cependant la formulation, la construction précise de cette notion, le sens même du mot si ce ne sont les mots mêmes d'εἶδος et d'ιδέα. Platon est l'un des plus grands sinon le premier *idéiste*. Il est clair que la coupure dans la réalité à laquelle il procède (et Descartes en assumera clairement la continuation) n'a pas été formulée à ce moment, en particulier parce qu'elle présente une forte signification religieuse comme nous l'avons évoqué. Mais la référence à Platon demeure incontournable.

La distinction traditionnelle entre l'idéalisme et son contraire, le matérialisme, réside dans la causalité de l'un par rapport à l'autre. Par rapport à notre questionnement sur l'origine de ces contenus mentaux que nous nommons idées, existent-ils en eux mêmes, par eux mêmes et hors de nous ? Ces Idées sont-elles par là cause du monde, de la nature et de nous mêmes ? Ou alors les idées sont elles simples résultantes de notre interaction avec le monde, de l'expérience ? On parlerait à cet égard à plus juste titre d'empirisme que de matérialisme, mais l'enjeu est toujours le même : est-ce l'idée qui cause la matière ou le contraire ? Et *qu'est-ce qu'une idée* ?

L'affirmation platonicienne particulièrement claire et centrale est celle de la réalité d'un monde d'Idées, d'une immatérialité intangible plus réelle que la matérialité du monde et de la nature qui sont lieux de notre vie (même si ce que nous désignons sous le nom de *matière* ne fait pas sens dans la Grèce antique). L'Idée *est*, à plus juste titre que mon propre corps, que cette illusion dans laquelle nous sommes plongés comme dans un sommeil dont nous sortons à la mort. Ces Idées sont cause et modèle du monde que nous appelons réel.

Le *Phédon* et surtout *La République* exposent ce que l'histoire de la philosophie retient comme théorie des Idées. On peut exprimer avec clarté, lumière et précision tout ou partie de ces réalités transcendantes en tant qu'elles peuvent être principes d'un monde à leur image. Ces Idées de Justice, de Vertu, de Beau et de Bien peuvent être principe de vie ici bas, ici et maintenant en tant que fondement d'une organisation sociale qui soit à leur image. La pensée platonicienne est toujours inséparable de sa signification politique, elle se réduit difficilement à une simple ontologie, même si ce que nous appelons réel est toujours une dégradation ontologique d'un modèle immuable et éternel.

Ultérieurement dans son œuvre, au travers du récit et de l'imaginaire, Platon cherchera à donner à corps à cette cité idéale dans la constitution d'un mythe dont il va chercher à égarer les origines : l'Atlantide, dont il nous parle au début du *Timée* et auquel le dialogue inachevé *Critias* est consacré. Les grecs, « peuple de peu de mémoire », ont oublié partie de leurs origines dont les temples d'Égypte conservent la trace.

Cette trace, l'égyptologie moderne ne l'a jamais trouvée. Il semble bien que Platon soit l'auteur de cette légende. L'Atlantide n'est pas réelle. Pourtant elle habite l'histoire de l'humanité, nous la cherchons toujours et lui donnons encore corps et forme au travers d'expressions artistiques parfois surprenantes et bien actuelles, comme dans la série télévisée Stargate pour en mentionner une des dernières reprises. C'est en nous que l'Atlantide existe et qu'elle continue de nous fasciner.

Ainsi, chez Platon, l'expression la plus pure qui soit, dans le langage et par l'écrit, de ce que serait une réalité humaine conforme à l'Idée est la cité idéale. Il fonde ainsi un mouvement historique d'une importance considérable – on constate indéniablement *l'histoire d'une Idée* qui s'est poursuivie après lui.

Elle prendra plus tard le nom d'Utopie.



Cette Idée est en mouvement dans l'histoire des hommes, elle est *réelle* en dehors de tel ou tel cerveau qui la formule, dans lequel et par lequel elle advient. Un livre n'a de réalité que dans la matérialité de ses pages, de sa couverture si l'on en reste à définir le réel comme matériel. Nous l'avons vu, l'idée prend une réalité autonome, elle en vient à être quelque chose de particulièrement concret et tangible. Le réel peut en effet être abordé comme *efficience*, ce qui est susceptible de produire dans le monde des effets dont cette réalité eidétique est cause. Classiquement, on retient qu'il y a au moins autant de réalité dans la cause que dans l'effet, que faut-il en penser ?

Le livre, c'est d'abord *Utopie*, de Thomas More (1516). C'est le départ d'un courant littéraire très riche, il est classique d'en identifier le terme avec le *Candide* de Voltaire (1759). Est-ce la mort de l'idée ? C'est plutôt la fin de ses prémisses.

Il y a un socialisme utopique dans le courant du XIX^{ème} siècle, qui nous montre que l'idée n'est pas morte de la caricature Voltairienne. Nous trouvons, avec Joseph Fourier en particulier, des *phalanstères* comme utopies concrètes. Ces tentatives de faire être l'utopie en ce bas monde ne sont d'ailleurs pas nouvelles, on peut prendre les exemples des cités-hopitaux lors de l'expansion hispanique dans le nouveau monde comme premières réalisations explicitement inspirées de l'œuvre de Thomas More, le nom de Vasco de Quiroga ressortant avec force. Cependant, nous allons trouver l'illustration la plus claire de la puissance de l'idée avec un courant qui va se revendiquer comme non utopiste, c'est à dire se masquant comme ne relevant plus de l'idéalisme et critiquant cette notion même d'idée dans son être et ses origines.

Le Marxisme est un des courants de pensée les plus idéalistes qui soient.
Cette affirmation a quelque chose de très choquant.

Bien sur, Marx prétend renverser l'idéalisme Hégélien dont sa pensée procède en fondant un matérialisme historique, scientifique, à la visée révolutionnaire. Évidemment, le marxisme est considéré comme une des philosophies les plus matérialistes qui soient. Mais on a bien chez Marx l'affirmation qu'il s'agit de sortir de l'interprétation du monde pour le transformer – au nom d'une idée. Les justifications objectives de cette idée permettraient de sortir d'un socialisme utopique vers un socialisme scientifique. Mais quelles que soient les lectures, inexactes ou non, de l'œuvre de Karl Marx, il n'en reste pas moins que sa continuité historique est bien celle de la même idée dont nous suivons le développement depuis Platon. C'est la même idée qui est à l'œuvre, nous assistons à son devenir historique, en ce qu'il est bien clair qu'il y a déjà chez Platon une forme de « communisme », et il y a beaucoup à dire sur les formes de proto-communisme chez Thomas More comme chez Campanella. Notons que les cités idéales conçues tout au long de l'âge d'or de l'utopie ne sont pas du tout les règnes de la liberté humaine, mais bien plutôt des sociétés où les hommes doivent toujours se conformer à une idée comme modèle. On voit clairement dans *la cité du soleil* de Campanella que ses habitants ne sont pas des hommes ordinaires, pour vivre dans un monde aussi parfait. Fallait-il des hommes parfaits pour construire la cité parfaite, ou est-ce la cité qui les a produits ? Cette question très gênante n'est pas traitée comme telle chez Campanella, chez qui nous trouvons bien plus le simple constat non théorisé d'une humanité différente sinon supérieure.

Avec Marx et ses successeurs, qui se revendiqueront de son héritage, il va falloir s'employer à faire en sorte que le réel se conforme à cette idée puisqu'elle est la clef de l'histoire : cela s'appelle le Stalinisme, qui est la continuité historique de l'idée qui s'empare de Karl Marx et connaît une *continuité historique* particulièrement fructueuse – et sanglante, criminelle. Dans cette mesure, nous considérons le Marxisme comme parachèvement de l'idéalisme politique qui a ses origines chez Platon et passe chez Thomas More et ses successeurs. Cela s'appelle idéologie.

L'origine de ce concept même d'idéologie se trouve chez Marx. Il la définit comme fausse conscience, en opposant ainsi l'idée au réel. Mais une des illustrations les plus claires dans l'histoire de cette incarnation de l'idée qui force le réel à se conformer à lui, nous la trouvons encore une fois dans l'œuvre de Staline – Hannah Arendt en montrera une autre « illustration » avec Hitler. Le parachèvement de l'idéologie, c'est l'Idée qui se donne le monde comme objet à transformer à son image, selon son modèle. Cela s'appelle totalitarisme.

Le souvenir que nous avons de ces acteurs de l'histoire conduit à les confondre avec ces idées dont ils sont l'incarnation, ayant consacré leur vie à les faire être. C'est ainsi qu'il faut bien considérer le marxisme dans son application historique comme le paroxysme de l'idéalisme. C'est la continuité de l'idée marxiste, formulée dans ses ouvrages. Ce qui persiste concrètement pour les hommes qui vivent cette histoire, c'est la réalisation de l'Idée, elle prend corps et devient réelle avec Staline – et Hitler.

Voici les portes de l'utopie, la cité idéale :



Le but de l'idéologie n'est-il pas de *changer l'homme* ? Est-ce l'homme qui fait l'idée, ou le contraire ?

« *La phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail, et, avec elle, l'antagonisme entre le travail intellectuel et le travail manuel, quand le travail sera devenu non seulement un moyen de vivre, mais même le premier besoin de l'existence ; quand avec le développement en tous sens des individus, les forces productives iront s'accroissant, et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance...* » (Marx, *Critique du Programme de Gotha*, 1874)

Une telle idée n'est-elle pas « devenue réelle » ? Écoutons un petit siècle plus tard l'écho d'une telle affirmation avec l'œuvre d'un autre grand acteur de l'histoire dont le nom se confond encore avec celui de l'utopie communiste :

« *En entrant dans les positions de la culture et de l'enseignement, la classe ouvrière a les intellectuels pour objet principal de son travail. L'assimilation correcte de la politique du Parti concernant les intellectuels est une garantie importante pour obtenir la victoire dans la lutte. La très importante note de la rédaction de la revue Hongqi, publiée le 5 septembre 1968 dans la presse, apporte la voix de notre grand dirigeant, le président Mao.* »

Bien sur, ces grands acteurs, ou plutôt criminels, de l'histoire ont une responsabilité personnelle écrasante . Dire qu'ils sont les acteurs d'une idée dans laquelle ils se sont fondus ne les excuse en rien. Mais qu'ont-ils eux même inventé ? Ne sont-ils pas plutôt les jouets et instruments de forces dans lesquelles ils se sont dissous ? Comment évoquer le simple nom de Staline sans qu'émerge immédiatement l'idée de communisme ainsi que son naufrage ?

« La logique astreignante qui tient lieu de principe d'action imprègne la structure tout entière des mouvements et des régimes totalitaires. Telle est l'œuvre exclusive de Hitler et de Staline; pour cette seule raison, et bien qu'ils n'aient pas ajouté la moindre pensée nouvelle aux idées et aux slogans propagandistes de leurs mouvements, on doit les considérer comme des idéologues de la plus grande importance ». (Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, ch. XIII)

Conclusion

Dans le langage courant, les mots d'utopie et d'idéologie sont aujourd'hui devenus bien vagues après une longue histoire. C'est pourquoi il importe de percevoir le sens de notions qui ne sont pas obsolètes, par lesquelles l'humanité a beaucoup souffert. Peut-on parler de la mort de l'utopie ? De la fin des idéologies ? Rien ne semble moins certain, surtout relativement à la mort du sujet. Peut-être est-ce quand l'idéologie cesse d'être visible qu'elle acquiert le plus de puissance comme détermination de nos consciences, de ce qui fait pour nous le monde et le cœur de ce que nous jugeons comme évident et juste.

Quelle est la place de la conscience et de la liberté humaine dans l'élaboration de ses propres idées, des contenus avec lesquels elle s'identifie ? On appellera intersubjectivité le rapport entre sujets

qui échangent, partagent des contenus mentaux dans leurs rapports mutuels. Elle est en théorie le lieu d'une liberté vécue. Ce n'est pas du tout ce que nous venons de dégager dans l'histoire des idées qui vivent et se transforment dans le temps de l'histoire : revenons sur la *trans-subjectivité* qui est celle de l'idée, c'est à dire de ce qu'elle passe d'un sujet à l'autre, s'approfondit, gagne en extension comme en réalité au travers de sujets qui ont une maîtrise limitée d'un tel processus.

Cette trans-subjectivité signifie que l'évolution de l'idée échappe au sujet qui a commencé par la formuler. Elle va connaître toute une histoire qui va constituer sa réalité. C'est l'autonomie d'un contenu mental qui traverse le temps, les époques et les cultures en s'emparant tout à tour de sujets qui vont se définir par cette idée. Nous avons déjà rencontré comment un tel processus signifie institution de contraintes sociales tout à fait concrètes dès lors que ce qui était pure forme idéelle dans la continuité de simples écrits peut devenir fondement des rapports humains, du social comme du culturel : l'idée détermine les rapports entre hommes, leur donne forme, sens et contenu. Sa trans-subjectivité comme passage d'un esprit à l'autre à travers le temps devient ainsi une position qui surplombe et domine une culture partagée, et transcende même ses frontières.

Achevons ce propos en écoutant C.G. Jung nous parler de ces « idées » qui vivent et existent en nous et ont une puissance redoutable même si nous n'en avons pas conscience :

« Je voudrais recommander à mon lecteur d'étudier une histoire comparée des religions en animant les récits qu'on y trouve et qui sont comme morts pour le lecteur habituel, en les remplissant de cette vie émotionnelle que devaient éprouver les croyants qui vivaient leur religion. De la sorte, par ce truchement le lecteur éprouvera une impression approximative de ce qui vit et de ce qui trouve « de l'autre côté ». Car les religions anciennes avec leurs symboles cruels ou bons, ridicules ou solennels, ne sont pas nées d'un ciel serein, mais ont été créées par et dans cette âme humaine, telle qu'elle fut depuis toujours et telle qu'elle vit en ce moment en chacun de nous. Toutes ces choses, par leurs structures de base, par leurs formes archétypiques, vivent en nous et peuvent à tout moment fondre sur nous avec la puissance destructrice d'une avalanche, à savoir sous forme de suggestion de masse contre laquelle l'individu isolé est sans défense. Nos dieux terrifiants ne se sont prêtés qu'à un changement de nom et leurs nouvelles appellations riment en « isme ». Quelqu'un aurait-il le front de prétendre que la guerre mondiale ou le bolchevisme, avec leur cortège de catastrophes, ont été des trouvailles ingénieuses ? De même que, extérieurement, nous vivons dans un monde où à tout moment un continent peut s'effondrer, un pôle se déplacer, une nouvelle épidémie éclater, de même intérieurement nous vivons dans un monde où un cataclysme comparable peut survenir, certes uniquement sous forme d'idéologie, avec pour point de départ une idée, mais cette forme n'en est pas moins dangereuse et imprévisible. » C.G.Jung, *dialectique du moi et de l'inconscient*, ch.6 (1933).

Jung se montre très lucide dans un texte rédigé au moment de la montée du nazisme et avant la seconde guerre mondiale. Soulignons cependant sa réserve en clôture de ce passage : « certes uniquement sous forme d'idéologie ». Le recul de l'histoire nous montre comment ce qui est une « simple forme idéologique » devient réelle. On peut véritablement questionner la poids de la liberté humaine face à la puissance des déterminismes idéaux. Nous avons passé des siècles à renforcer ce qui

était « simple contenu mental innocent », qu'est-ce qui nous reste comme choix lorsque nous nous reprenons en pleine face ces contenus dans toute la puissance que nous leur avons donné ?

Notre conclusion sera très sombre concernant la liberté, à partir du constat d'une personnalité qui en vient à être déterminée par « son choix » de l'idée. Dans quelle mesure ce choix est-il libre ? Staline aurait-il pu être quelqu'un d'autre ? Un anonyme ? Un fasciste ? Et Hitler mener une carrière de peintre ? Pourquoi suis-je tel que je suis ? Quelle est ma liberté, et la portée de la conscience que j'ai de moi même au cœur de toute cette immense chape d'illusions ?